



Larissa Balakireva

■ Une ambition qui vient de loin

Que de chemin parcouru depuis son départ de Sibérie... Intelligente, opiniâtre, dynamique, Larissa Balakireva débute une aventure qui la passionne, conjuguer ses dons de scientifique avec sa quête entrepreneuriale.

Elle se définit comme « hyperactive ». Et hyperactive de longue haleine pourrait-on ajouter puisque notre interlocutrice se démène chaque jour de 9 heures à 21 heures. Ces horaires ne sont-ils pas un peu envahissants pour une maman ? Pas vraiment, son fils unique a déjà ... 23 ans ! Il est né en Sibérie alors que Larissa Balakireva était étudiante : « C'était l'URSS, se souvient-elle. Beaucoup d'étudiants avaient un bébé. Il faut dire que la chambre était alors gratuite, la crèche aussi. Depuis, le niveau de protection sociale a beaucoup baissé ! » Ses études l'ont menée jusqu'à un DEA, obtenu en Russie. Parallèlement, elle apprend le français, « pour le plaisir », explique-t-elle simplement. « Il y avait une importante culture francophile là où je vivais. Ma professeur de français avait été interprète de François Mitterrand, lors de sa venue. Et puis la France fait rêver là-bas : Paris, les hommes ! Même avant la chute du rideau de fer, apprendre le français était une opportunité de rêver. Et de pouvoir suivre les films français projetés, non traduits, au cinéma. »

Une époque, un lieu, une vie que Larissa Balakireva ne regrette peut-être pas mais qui laissent transparaître dans ses grands yeux clairs un brin de nostalgie. C'était son pays. Et elle l'a quitté pour venir faire sa thèse en thérapie génique en Allemagne, avec fils et mari. Un premier pas qui n'était qu'une étape avant d'arriver en France. Son point de chute ? Grenoble, à l'institut de biologie structurale du CEA : « J'y suis restée un an et demi. J'ai été très impressionnée par l'équipement. En Russie, j'étais habituée à travailler pour moins cher ! » L'aventure du CEA marque aussi la fin de son mariage. Toujours dans la capitale des Alpes, Larissa Balakireva rejoint la faculté de pharmacie. Elle présente alors des projets dans le cadre d'un appel d'offres du ministère. Projets retenus. Elle obtient son premier CDD. Pendant trois ans, elle travaille sur l'hépatite C. A l'issue de cette période, elle réalise ses premiers pas de chef d'entreprise. Car, depuis 2001, elle envisage de créer une structure pharmaceutique. Elle remporte d'ailleurs le « tremplin entreprises » organisé par le Sénat. Elle y rencontre de grands investisseurs mais rien n'aboutit. « Tout cela était purement financier, sans la flexibilité que réclame le milieu scientifique. »

*Recherche + application industrielle
= la solution qui séduit*

En 2003, c'est le décollage. Larissa Balakireva dépose le dossier qui présente son projet auprès d'Oséo et remporte le concours d'émergence avec 45 000 € à la clé. Elle est alors encadrée par différents organismes, Oséo, CCI, incubateurs... qui lui mettent le pied à l'étrier. Deux ans plus tard, c'est le concours de création d'Oséo qui lui vaut l'attribution de 450 000 € cette fois-ci. Novocib peut alors voir le jour. Le laboratoire se positionne sur une niche : la production d'enzymes pour l'industrie pharmaceutique, ces enzymes permettant de tester des médicaments. La recherche pure étant trop difficile à rentabiliser, Larissa, qui a trouvé un associé, décide de se lancer sur deux pistes : les recherches en sous-traitance pour les laboratoires et des applications pratiques, pour le court terme. C'est ainsi que Novocib travaille, actuellement, sur un kit de marquage de fraîcheur de poisson.

C'est cette double approche qui lui a permis de réaliser une levée de fonds de 200 000 €, il y a quelques semaines, via Savoie Angel.

Le kit est en cours de développement. La technique existe déjà mais l'innovation de Novocib est de la rendre plus précise et surtout transportable : « L'industrie halieutique est demandeuse. Il reste à trouver un partenaire industriel », indique Larissa Balakireva, désormais femme d'affaires. Et dans ce costume, elle se trouve à l'aise : « Être une femme, en sciences, facilite les choses. Dans les affaires, on nous écoute davantage, du moins en pharmacie. Être russe est encore un avantage supplémentaire à ce niveau-là », insiste celle qui perçoit son arrivée dans l'Hexagone comme un second départ : « En France, la chance est la même pour tout le monde. Et j'ai toujours été très bien reçue. Maintenant, j'ai des contraintes mais je les ai choisies. Et il y a une reconnaissance. Partir de zéro, ça aide beaucoup car on n'a rien à perdre. Je n'ai pas de garant. Si ça marche, nous serons millionnaires ! » Oudatchi Larissa ! ■ [A. R.]



LARISSA BALAKIREVA

43 ans - Un enfant.

Formation : docteur en thérapie génique.

Parcours : DEA obtenu en Russie ; doctorat en thérapie génique en Allemagne ; institut de biologie structurale du CEA de Grenoble ; 1^{er} CDD à la faculté de pharmacie de Grenoble.

NOVOCIB

Création en 2005.

Deux associés et un employé.

Chiffre d'affaires : non encore significatif.